

LE CAHIER BLEU

L'Idéal de l'unité humaine



Volume 3, no. 2 – Août 2022

LE CAHIER BLEU

L'Idéal de l'unité humaine

«La divinité intérieure qui préside à la destinée de l'espèce, a fait naître dans le mental et dans le cœur de l'homme l'idée et l'espoir d'un ordre nouveau qui remplacera le vieil ordre insatisfaisant et y substituera des conditions de vie mondiale offrant enfin des chances raisonnables d'établir une paix et un bien-être permanents».

Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'unité humaine*,
Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 3^e édition, 2010, p. 378.

LE CAHIER BLEU

Directrice Fondatrice

Louise Myette (1994-1995)

COMITÉ DE RÉDACTION

Daniel Gagnon, directeur

Agnès Whitfield

Le Cahier bleu, Éditions québécoises de l'œuvre

© Éditions québécoises de l'œuvre

Tous droits réservés pour tous pays. Aucune reproduction de cet ouvrage, même partielle, quel que soit le procédé, impression, photocopie, microfilm ou autre, n'est autorisée sans la permission écrite de l'éditeur.

ISSN-1201-2505, vol. 3, no. 2

Version imprimée: ISBN 978-2-924337-21-9

Version numérique: ISBN 978-2-924337-22-6

Dépôt légal: 3^e trimestre, 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec,

Bibliothèque et Archives du Canada

Illustration de la couverture: Percé, série 8, numéro 2

Acrylique sur papier © Daniel Gagnon-Barbeau, 2004

Maquette de la couverture: Marquis Interscript

Typographie et montage: Marquis Interscript

Photos:

Sri Aurobindo: Rudolf, 1922, domaine public

Satprem, *La légende de l'avenir*, couverture de livre: Éditions Robert Laffont

Biosphère Montréal: Cédric THÉVENET, CC BY-SA 3.0,

<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=95030R>

Edgar Morin et Pierre Rabhi, *Frères d'âme*,

couverture du livre: Éditions de l'Aube

Chinua Achebe, Stuart C. Shapiro, domaine public Stuart C. Shapiro, CC BY-SA 3.0

<<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>>, via Wikimedia Commons

Taiwan: Nations Online Project

Diffusion:

Éditions québécoises de l'œuvre, Montréal, Québec, Canada

Site Internet: www.editionsquebecoisdeloeuvre.ca

Courriel: editionsquebecoisdeloeuvre@bell.net

Facebook: <https://www.facebook.com/Le-Cahier-bleu-107260371632020>

Abonnements:

Abonnement sur papier (3 numéros): 25 \$

Abonnement de soutien (3 numéros): 40 \$

Table des matières

| | |
|---|----|
| Avant-propos | V |
| Essai | |
| Sri Aurobindo et <i>L'Idéal de l'unité humaine</i> | 1 |
| <i>Daniel Gagnon</i> | |
| Essai | |
| <i>La Légende de l'avenir</i> de Satprem | 11 |
| <i>Daniel Gagnon</i> | |
| Entrevue | |
| Chinua Achebe | 21 |
| <i>Agnès Whitfield</i> | |
| Peinture | |
| Percé | 29 |
| <i>Agnès Whitfield</i> | |
| Carnet de lecture | |
| Science, poésie et écologie: R. Buckminster Fuller, Edgard Morin et Pierre Rabhi | 31 |
| <i>Agnès Whitfield</i> | |
| Épilogue | |
| L'île démocratique en péril | 41 |
| <i>Daniel Gagnon</i> | |

«Et partout, la source de cette libre force vitale dynamique aux larges pulsations que le monde moderne est maintenant seulement en train de retrouver d'une certaine façon, était la même en dépit de toutes les différences: c'était une totale participation de l'ensemble des individus, et non d'une classe limitée, à la vie multiforme de la communauté, chacun ayant le sentiment d'être rempli de l'énergie de tous et d'avoir une certaine liberté de croître et d'être lui-même, de réaliser, de penser et de créer, dans le flot sans barrière de cette énergie universelle».

Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'unité humaine*,
Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 3^e édition, 2010, p. 98-99.

Avant-propos

Je me souviens de mon engouement à la lecture dans les années 1980 de *L'Idéal de l'unité humaine* de Sri Aurobindo. C'est un des livres les plus visionnaires du XX^e siècle. De phrases en phrases, de chapitres en chapitres, Sri Aurobindo brosse par petites touches successives un vaste tableau de l'histoire humaine, toujours dans la perspective d'un idéal de l'unité humaine. Son travail est si remarquable qu'il est aujourd'hui pleinement d'actualité. La distance d'un siècle ne l'a pas fait vieillir d'une ride. Au contraire, on y trouve l'inspiration et le mode d'emploi pour la formation d'un gouvernement mondial effectif, alors même que l'ONU échoue lamentablement à jouer son rôle de paix dans la guerre lancée contre l'Ukraine par la Russie qui s'oppose, par son droit de véto, au Conseil de sécurité, à toute intervention.

Paru pour la première fois en 1919 à Madras, *L'Idéal de l'unité humaine* avait été écrit de septembre 1915 à juillet 1918, en plein pendant la Première Guerre mondiale. L'ouvrage a été réédité après la Deuxième Guerre mondiale en avril 1950 et sa traduction a été publiée dans le Bulletin de l'Ashram entre 1952 et 1954, révisée sous la direction de Mère. Sri Aurobindo a estimé qu'ajouter un trente-sixième chapitre aux trente-cinq chapitres de l'édition de 1919 suffirait, tant les problèmes traités dans l'ouvrage restaient d'une actualité brûlante et les conclusions toujours valables. Winston Churchill, qui avait combattu dans les deux Grandes Guerres, n'a-t-il pas écrit qu'elles n'en étaient qu'une seule ? Ce n'est pas la paix, c'est un armistice de 20 ans, avait aussi déclaré avec justesse le maréchal français Ferdinand Foch.

La Première Guerre mondiale avait traumatisé profondément les nations et il était devenu crucial de réfléchir à la question de

l'unité humaine. L'humanité, dans son désir d'éviter un nouveau conflit mondial, était prête à accepter la création d'une force internationale capable de promouvoir la coopération entre les pays. Cette soif de sécurité et de paix a débouché sur la fondation, en 1920, à Genève, de la Société des Nations (SDN), tout juste à la fin de la rédaction et de la publication dans la revue *Arya* des derniers chapitres de *L'Idéal de l'unité humaine* de Sri Aurobindo.

Exilé dans son propre pays, venant d'échapper à la condamnation à mort dans l'Inde britannique, et réfugié à Pondichéry, un comptoir français, Sri Aurobindo se mettra à écrire dès septembre 1915 dans l'*Arya*, revue parisienne fondée par Mirra Alfassa qui le rejoindra en 1920 pour devenir la Mère de l'Ashram. Mère a vécu un quart de siècle de plus que Sri Aurobindo. Toutefois elle ne sera jamais seule, Sri Aurobindo l'accompagnera nuit et jour dans la continuation de l'Œuvre qu'elle publiera, livres après livres, en fondant sa propre imprimerie et la maison d'édition de l'Ashram.

L'Idéal de l'unité humaine de Sri Aurobindo a été écrit au nom de l'avenir, même s'il a été inspiré d'un monde ancien, quand le XIXe siècle traînait encore ses léthargies et ses opacités. Éprouvant le choc de la Première Guerre mondiale, Sri Aurobindo a fait une grande synthèse de l'idéal de l'unité humaine, brisant à la fois la grande sclérose du début du siècle et construisant l'usage du monde de demain sur les fondations de l'ancien monde.

Aujourd'hui, la situation ne s'est pas réellement améliorée malgré les grandes infrastructures dans lesquelles l'humanité a investi, et toutes les lois internationales qu'elle s'est donné ne semblent pas capables de nous faire éviter à nouveau la catastrophe. Et voilà que l'impensable d'une Troisième Guerre mondiale s'est présentée, avec son odeur de brûlé et ses villes calcinées, ses bombes nucléaires menaçant l'Europe et le monde entier.

Faciliter la vie humaine, de ces humains qui vivent sur la planète terre, est un engagement profond que prend Sri Aurobindo, un

engagement qu'il voudrait rendre contagieux, un engagement qui viendrait du cœur. Avant la généralisation des moyens de communication moderne à haute vitesse, il faut se rappeler ce que c'était de traverser les océans et les continents pour se mutuellement attaquer. Aujourd'hui, la vitesse des missiles hypersoniques est telle qu'aucune capitale mondiale ne peut être à l'abri d'une foudroyante ogive nucléaire capable de tuer sur le coup des millions de gens en un seul éclair et de créer une onde de choc ravageant d'immenses territoires, rendant la vie sur terre encore plus difficile que pourraient le prévoir les rapports actuels, déjà alarmants, du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC).

Dans *L'Idéal de l'unité humaine*, Sri Aurobindo étudie la tendance à l'unité, sa nécessité et ses dangers, l'imperfection des agrégats passés, le groupe et l'individu, l'insuffisance de l'idée d'État, la Nation et l'Empire, ses unités réelles et ses unités politiques, les méthodes d'empire, les anciennes et les modernes, la création d'une nation homogène, le problème d'un empire fédéré homogène, la possibilité d'un empire mondial, enfin les États-Unis d'Europe.

Sri Aurobindo avait fait tout un travail sur lui-même et son écriture est le prolongement de son action, de sa vision intérieure du monde, sur ce qui le sous-tend et l'anime. De ce point de vue intérieur, dans une écriture inspirée, quasi automatique, la plume recevant de la main l'énergie d'en haut, le livre de *L'Idéal de l'unité humaine* est écrit comme de source et révèle une vérité, la vérité de l'invisible Nature, qui en tâtonnant et par l'expérience, cherche toujours à unifier, dans le jeu de l'individu et de la collectivité, dans leur opposition même :

« Nous concluons donc que, dans les conditions du monde actuel et compte tenu de ses aspects même les plus négatifs et de ses possibilités les plus dangereuses, il n'est rien qui nous oblige à modifier nos vues sur la nécessité et l'inévitabilité d'une union

mondiale; la poussée de la Nature, la contrainte des circonstances, les besoins présents et futurs de l'humanité, la rendent inévitable» (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 387)

En lisant Sri Aurobindo, on sent que le cœur est présent, on le découvre dans l'évolution humaine et on voit à quel point il est tout puissant. Dans le portrait de l'unité humaine que dresse Sri Aurobindo, le cœur est l'acteur principal et l'humanité devrait en faire son invité d'honneur. En son absence, l'humanité s'ennuie et s'égare, essaie de s'unir dans des destins hasardeux. Quand elle n'est pas guidée par le cœur, quand son histoire ne lui fait pas écho, c'est à plus ou moins longue échéance, un échec et une catastrophe :

« Mais au bout d'un certain temps, la force tarirait, la mentalité et la vie humaines perdraient leur dynamisme, puis viendraient la stagnation, la décadence, la désintégration. L'âme de l'homme commencerait à flétrir au milieu de ses acquisitions. Ce résultat serait dû essentiellement aux mêmes raisons que dans l'exemple romain. Les conditions d'une vie vigoureuse auraient disparu : la liberté, le flux des variations, le choc mutuel des vies différenciées qui se développent librement. » (*L'Idéal de l'unité humaine*, p.277-278)

Dans ce numéro du *Cahier bleu*, consacré à l'idéal de l'unité humaine, nous allons réfléchir, inspirés par Sri Aurobindo, aux moyens de progresser vers une plus grande solidarité humaine. L'espoir est permis. Comme le philosophe éclairé l'a affirmé, « Étant donné la moralité actuelle de l'espèce humaine, une unité humaine solide et durable n'est pas encore possible ; mais il n'y a aucune raison pour qu'une approximation temporaire ne vienne récompenser une aspiration opiniâtre et un effort infatigable. La Nature progresse par des approximations constantes, des réalisations partielles et des succès temporaires » (*La Mère, Pensées et Aphorismes de Sri Aurobindo: traduction et commentaires*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 2^e édition, 2009, p. 360).

Essai



Sri Aurobindo et L'Idéal de l'unité humaine

Daniel Gagnon

L'union ultime des peuples du monde, c'est évidemment la voie qu'exige l'avenir du genre humain, nous dit Sri Aurobindo en 1950, quelques mois avant sa disparition. Force est de constater que nous n'avons pas avancé dans cette voie et que maintenant, plus que jamais, la possibilité d'une destruction générale est là, cruellement exposée sous nos yeux. Le risque d'un embrasement général, nucléaire et planétaire, est réel. Au moment où nous pouvions encore croire en une forme de statu quo après les années d'après-guerre, voilà la Bête à nouveau qui menace d'avaloir la terre, le Titan effrayant de la guerre totale étend sa main comme une ombre sur la Terre, une guerre chimique, bactériologique et nucléaire capable de nous anéantir.

Le monde se mondialise et les frontières semblent disparaître, la planète semble devenir plus petite, les gens bougent d'un pays à l'autre de plus en plus facilement. Pourtant le monde n'est jamais apparu aussi fracturé et désuni. Sont-ce les derniers soubresauts d'un monde qui disparaît? Ce changement s'exprimera-t-il seulement dans la colère et la guerre, l'autodestruction? Ou alors

peut-on espérer que naisse dans les cœurs une plus grande ouverture et la volonté de partager le monde en créant un gouvernement mondial effectif et vécu dans nos consciences même ?

Dans *L'Idéal de l'unité humaine*, Sri Aurobindo souligne déjà que l'humanité aura à choisir son destin, de façon de plus en plus aigüe sans doute, les armes devenant de plus en plus sophistiquées et dévastatrices :

« La thèse que nous avons entrepris d'établir reste inchangée, à savoir que la Nature pousse à des agglomérations de plus en plus larges, et finalement à l'établissement de la plus grande de toutes les agglomérations : l'union ultime des peuples du monde. C'est évidemment la voie qu'exige l'avenir du genre humain ; des conflits ou des perturbations, si immenses soient-ils, peuvent la retarder, de même qu'ils peuvent modifier considérablement les formes qu'elle promet de prendre maintenant, mais ils ne peuvent pas l'empêcher, car la destruction générale serait la seule autre destinée possible pour l'humanité » (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 386).

La direction que donne Sri Aurobindo dans *L'Idéal de l'unité humaine* nous incite à agir dans le sens d'une union profonde. Être citoyen du monde, ce serait être à la fois responsable de son pays et responsable des autres nations, l'une et l'autre responsabilité fusionnées, l'équilibre des deux appartenances se trouvant dans le cœur de chacun, dans sa conscience et sa volonté d'être terrien. C'est un travail conjoint, un travail sur soi avec la confiance que les choses de la paix ne sont pas faites autrement que dans l'union profonde et la transformation de la conscience :

« Peut-être la liberté et l'égalité, la liberté et l'autorité, la liberté et l'efficacité organisées ne peuvent-elles pas se concilier d'une façon tout à fait satisfaisante tant que l'homme individuel et collectif vit dans l'égoïsme, tant qu'il est incapable d'opérer une profonde transformation spirituelle et psychologique et de dépasser la simple association collective pour s'élever jusqu'au troisième idéal, que

par une vague intuition les penseurs révolutionnaires de France ont ajouté à leur mot d'ordre de liberté et d'égalité — le plus grand des trois, bien qu'il ne soit encore qu'un mot vide de sens sur les lèvres des hommes —, l'idéal de fraternité, ou, traduit d'une façon moins sentimentale et plus vraie: l'idéal de l'unité intérieure. Cet idéal, aucun mécanisme social, politique ni religieux ne l'a jamais créé et ne peut le créer; il doit prendre naissance dans l'âme et jaillir du dedans, des profondeurs cachées et divines». (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 126)

Nous ne savons pas ce que décidera l'humanité, si elle choisira la lumière ou l'obscurité, le nouveau ou l'ancien, la paix ou la guerre. La guerre peut faire réfléchir, contraindre les nations à se regrouper dans une grande fédération, dans un État supranational où toutes sont égales et ont les mêmes droits. C'est l'option qui s'offre à elles: soit elles continuent de se réarmer et de se braquer les unes contre les autres, à se menacer de missiles hyper-soniques et à se protéger bien aléatoirement sous des dômes de fer, soit elles vont de l'avant en mettant en place une nouvelle Organisation des Nations.

Une force internationale cruellement absente du terrain

Déjà, en ces jours terribles de pré-guerre mondiale, le président ukrainien Volodymyr Zelenski, déçu de l'ONU, avait demandé sa réorganisation, sa restructuration, ou alors « qu'elle se dissolve », si elle est inopérante. On le constate, l'ONU est devenue ridiculement impuissante, incapable de faire respecter les lois internationales et son secrétaire général, Antonio Guterres, a tardé tant et tant à visiter les pays en conflit, l'agressé ukrainien et l'agresseur russe. Ce dernier, bénéficiant d'un droit de veto au Conseil de sécurité, bloquait tout cessez-le-feu et toute initiative de paix, allant jusqu'à interdire des corridors humanitaires, rendant l'ONU impotente et ridiculement handicapée.

C'est plutôt l'OTAN qui fait face à la dictature russe. Les dirigeants européens, appuyés par le gendarme américain, prennent la relève d'une force internationale cruellement absente du terrain. Ce sont eux qui tentent encore, par les restrictions de toutes sortes et la livraison d'armes de plus en plus sophistiquées et lourdes, de faire quelque chose pour arrêter l'horreur de la guerre lancée par le président totalitaire du Kremlin, mais qu'ils ne parviennent tout simplement pas à stopper.

Les deux Dernières Guerres, nous dit Sri Aurobindo, ont permis un sursaut bénéfique de la communauté internationale et un réveil brutal en raison des terribles souffrances qui s'en sont suivies. Il y a eu, d'abord en 1920, la fondation de la Société des Nations. Devenue caduque et impotente, elle a été remplacée par l'Organisation des Nations Unies après la Deuxième Guerre mondiale. Verra-t-on, si la Troisième Guerre a lieu, ce qui semble à plusieurs une terrible possibilité, un sursaut qui fera encore avancer l'humanité vers la paix? Est-ce qu'un progrès se fera en douceur ou par la violence de la guerre? Le devoir de ses organisations était de rendre la vie que vivent les terriens aussi paisible que possible, l'air qu'ils respirent aussi tranquille que possible. C'était l'engagement des fondateurs pour un avenir de paix. Et voilà que nous sommes à un tournant. La réalité des massacres de la guerre est là devant nos yeux, les nations se réarment à grande vitesse.

L'avertissement ukrainien

Qu'est-ce que nous avons fait tout ce temps de paix que nous avons à notre disposition pour empêcher que cela arrive? La guerre était là, tapie dans l'ombre. Elle a surgi tout à coup dans les débris et les ruines des villes martyrs de Marioupol, de Kherson, de Kharkiv, de Kyiv, de Boutcha. Nous nous sommes réveillés chaque matin depuis le 24 février 2022 dans les décombres et l'horreur. Pour ma part, jamais je n'aurais cru de ma vie que j'allais

un jour appuyer mon gouvernement dans sa rhétorique guerrière, ou ce qui me semble en être, sous le choc brutal de cette réalité effroyable. J'étais dans la lutte au réchauffement climatique, un combat valable s'il en est, mais le défi environnemental ne m'a jamais submergé comme cette guerre où je me surprends à être content quand on descend un avion russe ou quand on fait sauter avec un drone un char russe. Moi le pacifiste, je me découvre guerrier. Moi l'écologiste, je réfléchis à l'idée de couper le gaz russe en réouvrant les mines de charbon. Je ne me reconnais plus.

Le monde a changé et pourtant c'était annoncé. Nous ne pouvons défaire ce qui a été fait, mal fait. Le moment est venu de faire face, de s'éveiller et de vouloir. De faire. Nous pouvons faire. Nous n'avons pas anticipé cette guerre, ce sursaut de haine pareil à ceux de 14 et de 39. Nous nous en voulons de n'avoir rien vu venir, d'avoir choisi d'attendre que le ciel nous tombe sur la tête. Déjà nous étions à peine conscients de l'urgence climatique, mais voilà que la guerre est arrivée. Comme dans les manuels d'histoire, elle a surgi, boum ! Il se peut que la guerre ne t'intéresse pas, mais la guerre s'intéresse à toi, comme l'avait justement dit Trotski.

L'artillerie russe tonne sur les villes et les civils, les missiles sifflent sur les banlieues et déchiquent les tours d'habitation, les bombes soufflent les fenêtres des hôpitaux. C'est une guerre de terreur et de destruction, dans une atmosphère apocalyptique. Les Ukrainiens et les Ukrainiennes dorment dans des caves humides et froides avec les vieillards et les enfants, courent aux abris sous les balles et les mitrilles de l'ennemi, évitant les corps calcinés, torturés qui jonchent le sol.

On peut chaque jour espérer un autre synopsis et nous n'en croyons pas nos yeux d'en être arrivés là ! C'est un choc terrible de découvrir que nous pouvons être menacés à nouveau d'une guerre nucléaire mondiale et de l'apocalypse même. S'imposé le témoignage de douleur de ce peuple de la grandeur possible de

l'humanité. S'il y a une lueur d'espoir, c'est dans la beauté de ce peuple ukrainien. Martyr de la liberté dans ce monde atroce, il est un exemple de courage et de persévérance sur une terre fractionnée, antagonisée. Des millions d'Ukrainiens jour après jour apparaissent sur nos écrans avec une force inouïe, si déterminés dans leur force, leur foi en leur liberté. Quel réveil, quelle leçon! Nous devons être reconnaissants à l'Ukraine de son exemple inspirant et qui ne peut être, avec notre aide, que victorieux. J'ai appris à aimer ce peuple ukrainien si cultivé, si courageux, si solidaire, je l'ai découvert avec le monde entier, ce peuple qui lutte pour sa liberté avec une ardente volonté! Nous aurions le goût de crier avec l'Ukraine, refusant de retourner dans le giron totalitaire russe, ces mots qu'on entendait, lors de la révolution orange sur la place Maïdan à Kyiv: «Vive la liberté! Vive la démocratie!». C'est un exemple qui inspire aussi Taiwan aujourd'hui, face aux menaces de la Chine.

L'histoire troublante de l'humanité

Les démocraties fragiles ont volé en éclats, tout le monde se réarme à grande vitesse et les nations se hérissent les unes contre les autres, sous leurs boules de fer et leurs parapluies nucléaires. L'histoire de l'humanité apparaît comme le jeu de forces tourbillonnantes, une histoire qui ressemble à une grande illusion, comme si nous avions persisté à toujours chercher à côté, à tourner la clé dans le mauvais sens, à rester aveugle à notre besoin d'union et de solidarité humaine. À la fraternité, nous avons préféré une vaine hypocrisie de surface, à une action réelle l'agitation, au respect de la vie sur terre une cupide ambition, oubliant la grande force universelle qu'est l'amour, force qui existe en elle-même, qu'il suffit d'appeler pour qu'elle se manifeste partout où elle trouve une possibilité de contact, comme un éclair, toujours libre, éminemment accessible pour ceux qui ont du cœur et une volonté de paix.

Dans *L'Idéal de l'unité humaine*, Sri Aurobindo nous dit déjà : « Mais la commodité même des circonstances matérielles peut amener l'échec de l'idéal ; car, même si les circonstances matérielles favorisent un grand changement, on peut prédire un échec si le cœur et le mental de l'homme (et surtout le cœur) n'y sont pas préparés ; à moins, bien entendu, que les hommes ne comprennent à temps et n'acceptent le changement intérieur en même temps que le rajustement extérieur » (p. 3).

L'humanité s'est beaucoup tenue en dehors de cette possibilité d'amour, refusant de monter jusqu'aux sommets qui dominent les mouvements d'amour-haine, au-delà du temporel, dans la conscience de l'éternité, non plus submergés par la vie, aveuglés et assourdis par ses petites guerres et le bruit de ses armes. Ce n'est pas cela qu'on appelle action et vie, ces mouvements incessants de jalousie, d'envie et de convoitise, de conquête, au lieu de ce qui devrait être un don généreux entre des nations unies dans l'amour de la vie sur Terre.

Les idéaux de l'ONU ont été travestis, l'Organisation est devenue le lieu de convoitise, de désir, de soif de possession et de luttes séparatrices. Cette déformation que nous voyons est due à ses instruments humains limités, car son but était louable, universel et généreux. Le souhait de paix est partout dans la nature, comme force éternelle, dans les plantes et les animaux, dans les pierres elles-mêmes, il n'est nulle part un reflet de sa plus pure substance. Les humains pensent qu'ils ont trouvé la paix, ils voient cette paix naître, croître, vaciller, puis s'évanouir dans des catastrophes laides et répugnantes, de plus en plus menaçantes. Elle ne dure pas et on a du mal à la prolonger. L'instrument humain se montre incapable de répondre à cette soif profonde de la paix, cette paix qui cherche sa réalisation sur terre, l'union de tous les moi individuel avec le grand moi universel.

Vers une unité durable et fructueuse de l'espèce humaine

Il est à souhaiter que l'humanité se rende compte de l'urgence de se ressaisir, qu'elle se rende compte de l'obligation à agir pour préserver sa santé, qu'elle comprenne qu'il y va de sa survie. Il y a beaucoup de vérités à remettre en question. Il y a beaucoup à faire encore pour que l'humanité soit éclairée sur la réalité de sa situation dramatique. Comme le soulignait déjà Sri Aurobindo dans le contexte de la Première Guerre mondiale, « à l'époque actuelle, l'intellect humain a été tellement mécanisé par la science que la révolution qu'il commence à envisager sera probablement entreprise surtout, ou même uniquement, par des moyens mécaniques, à savoir des ajustements sociaux et politiques. Or, ce n'est pas par des systèmes sociaux et politiques, ou en tout cas par uniquement ni principalement par eux, que l'unité de l'espèce humaine peut se réaliser d'une façon durable et fructueuse » (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 3).

Nos systèmes sociaux et politiques restent effectivement inefficaces, incapables d'enrayer la peur et de promouvoir la solidarité humaine, de briser « les liens de l'ombre et de l'erreur, de dissiper l'ignorance ». Pensons à la dure réalité des réfugiés refusés, de tous ceux qui ont fui la Syrie et les zones de combat, à tous ceux et celles qui passent les frontières, et qui n'y arrivent pas toujours ou tant bien que mal, les frontières des pays d'accueil se fermant durement devant eux, ou s'ouvrant au compte-gouttes, comme en Europe et aux États-Unis, avec des murs et des bateaux de passeurs corrompus qui les noient au large de la Méditerranée ou dans le Rio Grande.

C'est une réalité éprouvante, une réalité qui montre l'impuissance des nations et de son Organisation de venir en aide fraternellement aux autres humains, l'impotence d'un gouvernement mondial qui ne peut rien contre les petits discours mesquins des gouvernements nationaux populistes et identitaires à l'excès pour

qu'on n'abandonne pas les migrants en danger de mort. Il s'agit d'une responsabilité mondiale des nations. Les images du petit Alan Kurdi, trois ans et demi, mort sur la plage de la mer Méditerranée, face retournée dans le sable, ont bouleversé le monde entier, et hanté nos consciences, mais pour combien de temps. Rien n'a changé, nous avons continué d'abandonner nos responsabilités, une responsabilité qui est la nôtre, oubliant que la vérité de notre paix est au cœur de ces familles, au cœur de cette humanité souffrante dont on nie la dignité, et par conséquent la nôtre.

La détention et la séparation des familles à la frontière, l'enfermement des enfants dans des cellules contraints de dormir à même le sol, à qui on administre des psychotropes pour les empêcher de pleurer, mais pas d'antibiotiques pour les sauver, tout cela va à l'encontre des démocraties régies par des lois internationales des droits de l'homme. Comment ne pas se souvenir encore de Valeria, petite fille salvadorienne de deux ans, noyée dans le Rio Grande avec son père migrant Oscar Ramirez, tous deux, face retournée dans le sable (la mère les a vus dériver et disparaître sous ses yeux). Ce sont des martyrs pour la paix, pour la vérité, pour la liberté. Rien ne justifie ces morts, ces abandons cruels. Tout notre idéal de l'unité humaine est foulé aux pieds régulièrement par ces politiques migratoires égoïstes, séparatrices. Ces politiques séparatrices issues d'un nationalisme agressif et batailleur, nombriliste, sont malheureusement inspirées par la confrontation, avec comme arme le gros bâton brutal du fier-à-bras, faisant voler en éclats toute considération charitable, toute compassion, toute humanité. Elles sont indignes et révoltantes, rien ne les justifie.

Pensons aussi, plus près de nous, mais avec une multiplication dans l'horreur, à la souffrance d'un père ukrainien, Serhiy Perebyinis, qui a permis dans sa douleur la publication des photos de sa femme Tatiana et de ses deux enfants Mykyta et Alisa, tués en fuyant par un tir russe, qui l'a permis en déclarant que cela

pourrait aider à éveiller la conscience des millions de gens et faire reculer un tant soit peu les mensonges russes. Rien ne peut justifier les agressions d'une nation contre une autre, et cela nous ne pourrions l'arrêter tant que nous n'aurons pas, dans notre idéal, ressenti profondément une exigence intime de communion avec les plus hautes parties de notre être, au-delà même d'une obligation morale ou d'un devoir intellectuel.

Soulignant la force de l'idéal, Sri Aurobindo nous invite à l'espoir et à l'action: «C'est en fait le rêve d'un monde unifié tel que les penseurs utopistes ont été de plus en plus enclins à nous le présenter. Les difficultés qui font obstacle à ce résultat sont pour le moment évidentes, mais elles ne sont peut-être pas aussi grandes qu'elles paraissent à première vue, et aucune n'est insoluble. On ne peut plus écarter cette utopie comme le rêve irréalisable du penseur idéaliste» (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 229).

Ouvrage de référence

Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'unité humaine*, traduction française entièrement revue sous la direction de Mère, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 3^e édition, 2010.

Essai



La Légende de l'avenir de Satprem

Daniel Gagnon

« Le cœur des hommes est lourd et déchiré »
Satprem, *La Légende de l'avenir*, p. 100.

C'est à Satprem, disciple de Sri Aurobindo et de Mère, que nous devons les treize volumes de *L'Agenda* de Mère, fruits de ses nombreuses rencontres avec elle, qu'il a soigneusement consignées. *La Légende de l'avenir* (Robert Laffont, Paris, 2000) est son dernier livre. Écrit après ces *Carnets d'une Apocalypse*, en 1998, alors qu'il était dans sa soixante-dizaine, à quelques années de son départ, *La Légende de l'avenir* est un cœur qui bat, une voix unique et envoûtante. Avec ce livre, nous ne sommes plus seuls, la voix de Mère nous accompagne partout, ne cesse de nous guider vers l'irréfragable Lumière malgré nos égarements. Il suffit d'aller encore plus loin dans « ces cieux qui sont en nous » (*La Légende de l'avenir*, p. 82). C'est ce message qu'on retient dans la *Légende de l'Avenir*, où tout devient possible, où, paradoxalement, les plus beaux rêves de l'humanité peuvent se réaliser, dans ce monde de noirceur. Rien n'empêche la lumière de pénétrer, et la résistance qu'elle provoque est la grande responsable de tous les bouleversements de cette fin de l'âge de fer.

« Nous vivons dans une Ignorance totale des vraies lois de la vie » (p. 15). Voilà une façon un peu crue de commencer un livre qui a pour titre *La légende de l'avenir!* Satprem ouvre les portes à grands coups de pieds, cœurs sensibles, s'abstenir! Et encore ceci: « Mais aujourd'hui, nous vivons dans un mensonge plus hideux que Hitler, qui, au moins, avait sa tête bien reconnaissable, maintenant le Monstre a mille têtes et milles bouches, un innombrable Mensonge hypocrite et hypnotique, quand il n'est pas ouvertement cruel. La Barbarie galope. » (p. 16). Comment ne pas voir en ces lignes prophétiques, écrites en 1998, l'état actuel du monde, grugé et dévoré par les réseaux sociaux et ses rhétoriques de haine tous azimuts, comme l'hydre aux cent têtes se vautrant dans ses égouts à ciel ouvert. Le monde semble passer à côté de l'essentiel. On n'entend plus le silence au fond de notre cœur chuchoter à notre oreille. Nous n'entendons plus chanter dans notre for intérieur l'hymne d'allégresse d'une Présence, ni pointer la véritable légende de l'avenir.

Ce livre d'un grand désenchanté est tout de même très attachant. On ressent sa lancinante interrogation de la vie, son intransigeante recherche, sa soif absolue de savoir, cela jusque dans le plus profond de notre être et de notre mémoire d'homme et de femme. C'est là, dans sa plongée dans l'Œuvre même de Mère et de Sri Aurobindo, l'un des grands paradoxes de la vie de Satprem: lui qui se qualifie comme étant le grand « Évadé », le grand « Insoumis », va devenir le plus fidèle enfant de Mère. Il y a une grande fascination à suivre le récit de son parcours rebelle et à se laisser emporter par son ton de disciple farouche et désespéré, mais toujours vaincu dans son mal de vivre par la douceur infinie de l'amour de Mère. Dans *L'Agenda*, Elle répondra à toutes ses questions, Elle sera la porte qui ouvre sur la Vie.

Se délivrer de la chape de mort

Satprem est un homme révolté, assoiffé de connaître, jamais satisfait, un homme qui veut refaire le trajet de toute l'histoire humaine, par la poésie surtout en pensant à la poésie de « ses frères » Villon, Rimbaud. Il veut aller à la découverte d'un savoir, parcourt les pistes de l'Himalaya à l'Amazonie pour se délivrer, au sortir d'un camp de concentration, de la chape de mort qui a failli l'écraser et écraser le monde. Il a résisté, il n'a pas cessé de résister.

Sri Aurobindo, dès 1920, parle dans son *Idéal de l'unité humaine* de « l'idéal collectif de la vie en communauté », « du progrès véritable de l'espèce humaine vers sa perfection » « du besoin nouveau d'une vie plus unie de l'espèce humaine » « du prodigieux problème nouveau de la science de l'existence collective » de « l'idée d'un Parlement de l'Homme » (p. 160-161). Ce n'est pas un hasard si ce sont justement ces grands thèmes de Sri Aurobindo que Satprem essaie de faire entrer dans la vie humaine, dans l'existence collective de l'espèce humaine par-delà les siècles. Satprem plonge dans l'Histoire, rejoint Sophocle, le relit sous l'éclairage du monde actuel. C'est le récit de l'espèce qui l'intéresse, cette espèce qui peine à remplir ses promesses, qui frise l'anéantissement, par le nazisme (il connaît les camps de concentration) ou par le stalinisme qui se renforcent : « on aimerait tant que ce Noir soit moins noir / Quelquefois, un coup de phare / éclaire toute une vie, et cette seconde / est pleine de tous les siècles » (*La Légende de l'avenir*, p. 14).

Satprem écrit dans *La légende de l'avenir* qu'il « y eut des Âges moins barbares. Mais la barbarie galope aujourd'hui comme resurgie de quelque continent oublié, comme si elle n'avait cessé sous un masque ou un autre » (p.21). Il « regarde par-delà les siècles / ce qui bat dans une seconde de maintenant » (p.13). Il se heurte à la situation actuelle du monde. Les vieux dieux savent migrer comme on le voit douloureusement en ce moment avec la guerre en Ukraine et la menace d'une Troisième Guerre mondiale, atomique celle-là.

« Conquérons ici-même »

Dès 1916, Sri Aurobindo, en pleine Première Guerre mondiale écrit :

« Les vieux dieux ne sont pas morts, le vieil idéal de la Force dominante qui conquiert, qui règne et “perfectionne” le monde est encore une réalité vitale et n’a pas lâché sa poigne sur la psychologie de la race humaine. Et non plus, il n’est pas du tout certain que la Guerre actuelle ait détruit ces forces ni cet idéal, car la Guerre a été décidée par la force qui affronte la force, par l’organisation qui triomphe sur l’organisation, par l’utilisation supérieure, ou en tout cas plus efficace, des armes mêmes qui faisaient le vrai dynamisme de la grande puissance Teutonique agressive. La défaite de l’Allemagne par ses propres armes ne suffirait pas à détruire l’esprit qui, alors, s’incarnait en Allemagne ; elle aboutirait probablement à une nouvelle incarnation du même esprit, ailleurs, dans une autre race ou un autre empire, et il faudra, alors, recommencer une fois de plus toute la bataille. Tant que les vieux dieux sont vivants, il ne sert pas à grand-chose de briser ou d’abattre le corps qu’ils animent, car ils savent fort bien migrer » (L’Idéal de l’Unité humaine, p. 147-148).

Après avoir cité cette réflexion de Sri Aurobindo sur les vieux dieux qui savent bien migrer, Satprem ne donne pas cher de notre peau en 1998. Qu’en est-il maintenant ? Les choses semblent s’être encore plus désorganisées. Qu’en est-il maintenant de la condition humaine à cette heure des changements climatiques, course mortelle contre la montre, à l’heure où un million d’espèces animales et végétales sont menacées, à l’heure où la planète Terre ne sera bientôt plus vivable, à l’heure où vérités et mensonges sont placés sur le même pied, à l’heure de la production massive de fausses informations ? Qu’en est-il à l’heure de blocs qui s’affrontent, de violations continues de la Charte des Nations unies, de nos démocraties fragilisées, toutes dans des situations

de plus en plus périlleuses (qui n'a pas eu peur le 6 janvier lors de l'invasion du Capitole par une horde barbare chauffée à blanc par Donald Trump?)? Qu'en est-il de l'unité humaine à l'heure de la montée de extrêmes, de la radicalisation des débats et de l'absence de contre-pouvoirs? Qu'en est-il justement de notre condition humaine, à l'heure où le Japon et l'Allemagne sont poussés à sortir de 75 ans de pacifisme? L'ordre international actuel se lézarde et craque de partout, est-il possible encore d'apporter des corrections et des améliorations?

Il faut dépasser les conditions initiales du problème de l'unité humaine par un changement profond de perspective. Si la Chine de Xi Jinping suit l'exemple de Vladimir Poutine, le monde plongera dans l'apocalypse. Satprem constate: «1940 a passé aussi, et cinquante ans après, ou bientôt un siècle après, les vieux dieux sont toujours là, plus formidable que jamais – plus hypocrites que jamais et plus innombrablement incarnés sous une peau blanche ou noire ou jaune, sous de respectables chapeaux et barbes diverses et de respectables slogans dans toutes les langues du monde, mitraillette à la main» (p. 148). Mais il ajoute cette citation de Sri Aurobindo de 1919, pour la victoire, parce qu'il garde la certitude d'une victoire: «C'est la halte temporaire d'une / inondation en marche» (p. 149). Et ces paroles de Mère, en 1963, au moment de l'assassinat de Kennedy: «Conquérons ici-même / courons cette course / et cette bataille aux cent chemins» (p. 97).

Satprem a lutté contre sa révolte aussi grande, aussi terrible que celle de la terre. Et c'est avec Mère enfin, pas à pas, qu'il changera, qu'il «fondera». Il remonte «la piste», sept mille ans «avant notre ère malade» jusqu'aux Rishis, les chantres védiques et leurs hymnes, comme pour dénouer l'intrigue, pour découvrir l'énigme de notre condition humaine, celle dont parle André Malraux dans *L'Espoir*: «Un monde sans espoir est un monde irrespirable».

« Le trou de mémoire »

« Il y a quelque chose qui nous manque », écrit Satprem, une connaissance centrale, et ce trou-là – ce trou de mémoire, pourrait-on dire – a ruiné toutes nos vies... » (p. 83). Recommencer le monde comme avant la Grande Guerre est impensable. Il veut être dans le cœur des choses, en Amérique du Sud, en Guyane où il passe une année en pleine forêt vierge, puis au Brésil, et en Afrique ou dans les sables de l'Égypte. La Gestapo l'a enlevé, l'a cueilli dans la Résistance en plein jour dans Paris, à l'âge de vingt ans (il passera un an et demi en camp de concentration) et, du coup, a forgé un destin, lui a donné une expérience fondatrice terrible, l'a mené sur les rives de la mort et a inscrit au fond de lui une révolte inassouvie, l'a marqué au fer rouge dans sa chair, tout comme son infâme numéro de prisonnier des camps. Le monde est défait, mais il se refait, sous ses yeux désespérés, dans les mêmes malheureux sillons. Au sortir du deuxième conflit mondial, il sent un grand vide en lui, il ne sait plus où aller. Il est face à lui-même, il ne croit plus en rien, plus rien n'a de valeur, il a perdu la joie, l'élan, le souffle. Tout reste à inventer, à vivre, il sent le sol se dérober sous ses pas, jusqu'à cette rencontre de Mère et de Sri Aurobindo à Pondichéry.

Et pourtant, dans cette réduction terrible du monde et du goût de vivre, il vit une augmentation de la conscience d'être, et c'est d'autant plus fort que cette douleur de vivre chronique et sévère persiste et le mène au bout de tous les chemins. « Cette Inde extraordinaire... Cette Égypte énigmatique... Et ces pistes sauvages qui courent dans les sables... » (p. 45), écrit Satprem et on pourrait dire, à sa suite, le paraphrasant, « ce Satprem extraordinaire, ce Satprem énigmatique, et ces pistes sauvages qu'il a empruntées... ». Il a voulu partir. Il a voyagé. « Où est la piste ? écrit Satprem, où sont les traces de notre passé, individuel et collectif, disparu dans les sables d'Abyssinie ou d'Égypte et qui nous hante quand même avec quelque cri d'Antigone reconnu en nous, et qui réveillerait ou rouvrirait en nous la piste de l'avenir ? » (p. 69).

En Haute-Égypte, il est mystérieusement attiré par des hiéroglyphes dans une tombe de Thèbes : « Il a regardé-regardé longtemps, mais d'un regard sidéré comme d'un homme qui tombe sur une autre planète. Un regard qui s'enfonçait loin-loin à travers des âges perdus, c'était plein-plein... » (p. 33). Satprem dit qu'à ce moment-là, « quelque chose s'était déchiré dans sa conscience. » (p. 34). Il perçoit son ancienne vie à Thèbes, « un éternel Présent toujours jaillissant... » (p.36). Il touche les hiéroglyphes, les dessins d'une grande fresque « immense » de la tombe, il va jusqu'à les gratter comme pour découvrir cette ancienne lumière qu'il avait connu auprès de Celle qu'il allait rencontrer à Pondichéry et qui l'attendait et qui lui confirmera cette ancienne vie au temps de Thèbes.

Mère lui a dit, a témoigné de ce souvenir égyptien, au temps de Néfertiti et d'Akhenaton : « Un jour de 1960, le jour de mes trente-sept ans exactement, lors d'une de nos rencontres, Mère est entrée en méditation, et Elle a vu : « Dès que la méditation a commencé, j'ai vu des scènes de l'Égypte ancienne, tout à fait familières. Et toi, tu étais un peu différent, mais tout de même très semblable... Et ça a duré. Mais il y avait beaucoup de choses – de vieilles choses que je connais – , et certainement une relation TRÈS ÉTROITE que nous avons eu ensemble dans les temps d'Égypte, à Thèbes » (*La Légende de l'avenir*, p. 135-136). C'était le début de la « Légende » ou plutôt sa continuation.

Au sortir du camp de concentration, et après sa rencontre éclatante avec Mère et Sri Aurobindo, Satprem a erré, incertain, effrayé : « ...toujours ma vieille horreur des Ashrams... » (p. 132). Mais Mère l'attendait et Satprem répond à son appel : « Pas à pas, méfiants et tiraillants – mais j'adore les défis –, je suis revenu à Pondichéry... Elle était là, toute blanche, avec je ne sais quel rayon qui perçait au fond et soulevait d'étranges remous, comme une envie d'aimer et de fuir et de plonger là quand même, et aussi une vieille fortresse de moi qui se défendait. Je voulais SAVOIR, c'était comme une soif après de siècles de désert. Et puis j'ai fondu. » (p. 133).

La découverte du grand passage

Satprem a rencontré Mère un jour de 1946, après de multiples courses dans les sables mouvants du monde. En 1953, à l'âge de trente ans, il reviendra définitivement en Inde auprès d'Elle. Mère va l'entraîner dans une expérience totale, l'expérience que la terre entière est en train de vivre, en tentant de lui montrer le « grand passage » de l'humanité, et comment traverser la mort à l'aide de cette lumière qu'elle portait en Elle: « Il faut vaincre la mort! Qu'il n'y ait plus de mort, c'est très clair » (4^e de couverture de *L'Agenda*). Satprem devient son confident et il plonge dans l'Œuvre. Il retranscrit ses rencontres hebdomadaires avec Mère et publie cet *Agenda*, ce prodigieux document de 6,000 pages témoignant du chemin de Mère, comme l'aube d'une grande promesse pour l'humanité, comme la possibilité d'une réalisation divine sur la terre, annoncée et déjà entreprise par Sri Aurobindo. Satprem, le farouche, le rebelle, le grand « Évadé », va « fondre » dans cet amour immense de Mère et va nous permettre, par la consignation des enregistrements de toutes ses précieuses rencontres avec Mère dans *L'Agenda*, de connaître le secret immense des avancées de Mère dans sa traversée de la mort et sa découverte du grand passage.

La « Légende » a continué: « Pendant presque vingt ans, j'ai suivi et noté le fabuleux cheminement de Mère – toute seule, Elle aussi, après le départ de Sri Aurobindo –, son expérience physique, corporelle, dans l'Avenir de la Terre, dans la fabrication de cette prochaine espèce, qui ne sera pas super-humaine, mais Autre Chose radicalement – peut-être l'Homme vrai, enfin et au bout de tout: ce que Sri Aurobindo appelait « la transformation ». Ce fabuleux document vécu à tâtons dans la Nuit du monde – une Nuit grandissante et étranglante, comme la fin d'une ère –, Mère l'appelait son Agenda. Le processus de la prochaine Évolution... » (p. 133-134).

Les livres de Satprem se lisent comme le cri d'un homme pris dans un labyrinthe qui tient le fil d'Ariane, le fil d'or. Après mille errances, il choisit chaque jour de rester près de Mère, dans sa soif de connaître, sa recherche constante d'une lumière dans la prison de la terre. Avec Elle tout devient possible, c'est une grande révolution comme la terre n'en a jamais connu.

Satprem perclus à la fois de révolte et de solitude va rester avec Mère et va délaisser ses nirvanas d'opium avec ses amis. Il ne va plus dévier de la route, même si mille fois la tentation va revenir, et que mille fois Mère l'enveloppera de son Amour qui guérit, de son Amour qui fait vivre la Vie. Quand il revient vers Mère, il n'a pas quarante ans et est plein de fougue, la fureur l'habite encore. Il va vouloir se dépouiller au maximum, il va partir sur les routes de l'Inde, en sannyasin dans sa robe orange, pauvre parmi les pauvres, mais toujours Mère va le ramener près d'Elle, lui le grand « Insoumis », le grand « Évadé », Elle va le retenir par « un fil de lumière » pour lui faire vivre la « Légende de l'avenir », « l'Aventure de la conscience ».

« Ce sera la victoire de la Terre »

Pendant près de vingt ans, jusqu'en 1973, Satprem sera son témoin et son confident. Il publiera, quand Elle sera assassinée par ses disciples en 1973, le journal de bord de la « prodigieuse exploration de Mère dans la conscience cellulaire du corps » (4^e de couverture de *L'Agenda*). Le sol bougeait sous ses pieds, il avait cru que son départ n'arriverait jamais, et cela lui paraissait si injuste, comme un chemin détourné, une occasion extraordinaire ratée encore une fois, comme toutes ces morts qui endeuillent l'humanité et son idéal. Il fuira avec les centaines de cassettes de ses enregistrements des propos de Mère. « J'avais tous ces assassins à mes trousses. / Et je savais qu'Elle n'était pas morte... J'allais la retrouver pas à pas et dans la Nuit, qui était la Nuit même du monde, j'allais suivre ses traces et retrouver son chemin, qui était

celui même de Sri Aurobindo, tous deux cueillis par la mort ou poussés dans la mort par leurs propres disciples – mais cette fois-ci, on *vaincra* et ce sera la Victoire de la Terre, la délivrance de cet horrible règne du Mensonge, ce sera la Vie enfin » (p. 144).

Lire Satprem, c'est assurément prenant, car son livre est un mélange explosif, écrit dans une forme corrosive et âpre, sans merci, avec une puissance envoûtante et ensorcelante. Il n'est question rien de moins que « du pouvoir de changer la mort...et d'une Énergie 'nouvelle' qui rejoint étrangement les plus récentes théories de la physique de la Matière » (4^e de couverture de *L'Agenda*): « Avons-nous couru tous ces siècles et ces peines pour faire 'trois petits tours et puis s'en vont'... au paradis, et plus souvent dans les enfers. Nous avons fait tant de révolutions qui ne révolutionnent rien. Allons-nous faire la vraie, pour une fois? La révolution de l'Homme. » (p. 67).

La grande question reste posée: « En savons-nous plus maintenant qu'au temps de Socrate ou de la reine Néfertiti? Et quel pouvoir avons-nous sur notre destin et notre monde? » (p. 15). L'œuvre de Mère et de Sri Aurobindo est une lumière qui éclaire la piste dans le noir, qui illumine les cœurs. Là se situe la légende de notre avenir, nous dit Satprem. C'est une lumière de moins en moins furtive, imperceptible, mais irréfragable, une lumière qui grandit en nous depuis l'aube de temps, une lumière qui éclaire le chemin, une lumière qui filtre à travers la grande forêt des expériences humaines, la lumière de l'aventure de la conscience.

Entrevue



Chinua Achebe

Agnès Whitfield

Souvent considéré comme le père de la littérature africaine, Chinua Achebe (1930-2013) est un écrivain nigérien de renommée internationale, auteur de plus d'une vingtaine de livres et de nombreux articles. Achebe partage avec Sri Aurobindo l'expérience de la colonisation, la répression et l'exil. Lorsqu'Achebe est né à Ogidi, le Nigéria était une colonie de la Grande-Bretagne. En 1960, lorsque le Nigéria a gagné son indépendance, il avait trente ans. Dans un essai touchant et plein de sagesse, *There was a Country: A Personal History of Biafra* (2012), publié un an avant sa mort, Achebe rend hommage aux grands penseurs africains qui ont pavé la voie à l'indépendance. En même temps, il souligne la tragique ironie du destin qui a fait que nombreux de ces penseurs, ceux d'origine Igbo, loin de connaître les fruits de leurs efforts, ont été persécutés par le nouvel État. Ils ont perdu leur vie dans les pogroms anti-igbo et la guerre que le gouvernement nigérien, encore sous l'emprise du pouvoir colonial, a menée, de 1967 à 1970, contre le Biafra. Les affres de cette guerre entre frères,

responsable de la mort, par les armes ou par la famine, de plus de deux millions de personnes, pour la plupart Biafrais, ont profondément marqué Achebe, qui a soutenu le droit du Biafra à l'indépendance. Dans les années 1990, alors que le Nigéria se trouvait sous la dictature du général Sani Abacha, Achebe a dû s'exiler aux États-Unis.

D'origine igbo, ayant soutenu l'indépendance du Nigéria et puis celle du Biafra, Achebe a ardemment défendu le droit de chaque personne et de chaque nation de pouvoir raconter sa propre histoire. Son premier roman, *Things Fall Apart* (1958), traduit en français sous le titre *Tout s'effondre*, était justement sa réponse au livre *Mister Johnson* (1939) de l'écrivain anglais Joyce Cary. Pour Achebe, la façon dont Cary, un fonctionnaire dans le gouvernement britannique colonial, a représenté les Nigériens était paternaliste et dénigrant. Il voulait raconter l'histoire de la colonisation européenne de l'Afrique, d'un point de vue africain. Comme il l'a dit plus tard, il cherchait, à «re-narrativiser» («re-story») le récit européen de l'Afrique, dans l'espoir que «ce processus de re-narrativisation des récits de peuples ayant été réduits au silence par toutes sortes de formes de dépossession» pourrait mener à «l'équilibrage des récits de tous les peuples du monde» (cité par Katie Bacon, «An African Voice»).

Considéré dans le contexte d'une réflexion sur *L'Idéal de l'humanité* de Sri Aurobindo, l'œuvre d'Achebe illustre pleinement, par sa lucidité et sa complexité, les observations de Sri Aurobindo dans le chapitre qu'il consacre au «problème de l'uniformité et de la liberté». Sri Aurobindo reconnaît l'attraction que la notion d'uniformisation peut exercer sur l'esprit humain: «Pour beaucoup d'esprits, surtout ceux d'une tournure rigide et mécanique et dont la logique ou l'intellectualité sont plus fortes que l'imagination et qu'un libre instinct vital, ceux qui sont facilement séduits par la beauté d'une idée, quitte à oublier ses limitations, pour ceux-là l'uniformité est un idéal, voire même le plus haut idéal qu'ils

puissent concevoir» (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 162). Cependant, il nous met bien en garde qu'il ne faut pas confondre l'unité et l'uniformisation: «Mais la liberté est aussi nécessaire à la vie que ne le sont les lois et un régime; la diversité est aussi nécessaire que l'unité à notre véritable plénitude. L'existence n'est «une» que dans son essence et sa totalité; dans son jeu, elle est nécessairement multiforme. L'uniformité absolue équivaldrait à la cessation de la vie, alors qu'au contraire la vigueur de la pulsation de la vie peut se mesurer à la richesse des diversités qu'elle crée» (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 177).

Reconnaître la richesse

C'est le droit à cette richesse dans toute la diversité de ses manifestations que revendique Achebe. Dans un article intitulé «English and the African Writer» (La langue anglaise et l'écrivain africain), publié en 1997 dans la revue *Transition*, Achebe soutient la nécessité de promouvoir une tradition diversifiée de la littérature africaine, de faire résonner les multiples expériences africaines au sein des littératures du monde: «On ne peut réduire la littérature africaine à une petite définition bien nette. Je ne vois pas la littérature africaine comme une seule grande unité, mais comme un groupe d'unités interreliées. La littérature africaine, c'est la somme totale de toutes ces littératures nationales et ethniques d'Afrique» (p. 343).

Comme le philosophe indien, Achebe choisit d'écrire en anglais, tout en soutenant l'usage littéraire des langues africaines. L'anglais était la langue d'instruction à l'école et à l'Université d'Ibadan, où il a fait ses études. Les habitants du Nigéria parlant plus de 500 langues différentes, l'anglais était devenu une sorte de *lingua franca*, facilitant la communication entre Nigériens, comme le français en Afrique occidentale. Choisir l'anglais, ou le français, cependant, ne voulait pas dire se cantonner dans la culture anglaise ou française. Pour Achebe, il devient essentiel

que la langue internationale porte les dimensions africaines de son expérience: «Ce que je vois, ce sont les voix nouvelles qui émergent d'Afrique, qui parlent de l'expérience africaine dans une langue mondiale. [...] Le prix qu'une langue mondiale doit être prête à payer est sa soumission à beaucoup d'usages différents. L'écrivain africain devrait viser à utiliser l'anglais de façon à faire transmettre son message le mieux possible sans que les modifications qu'il fait subir à la langue anglaise réduisent sa valeur de moyen d'échange international. Il devrait chercher à façonner une langue anglaise qui reste à la fois universelle et capable de porter son expérience particulière. Je parle de l'écrivain qui a quelque chose de neuf et de différent à dire». Il en conclut, toujours dans ce même texte dans *Transition*: «Je crois que la langue anglaise sera en mesure de porter le poids de mon expérience africaine. Mais il faudrait que ce soit un nouvel anglais, encore en pleine communion avec son foyer ancestral, mais ajusté pour convenir à ses nouveaux alentours africains». En 1967, lorsque le poète Christopher Okigbo est mort au Biafra sur le champ de bataille, Achebe a rédigé un grand poème en igbo en son honneur. Il ne s'agit pas pour lui de choisir l'anglais ou l'igbo, mais de les choisir tous les deux.

Dans *L'Idéal de l'unité humaine* Sri Aurobindo a senti que la modernisation a créé «une immense poussée vers une uniformisation des habitudes de vie, une uniformisation des connaissances, uniformisation politique, sociale, économique, éducative, et si cette tendance était poussée jusqu'à sa conclusion finale, elle entraînerait naturellement une uniformité de culture» (p. 163). Cependant, suivant toujours sa pensée que l'unité n'est pas l'uniformisation, Sri Aurobindo souligne combien la diversité linguistique reste essentielle à la liberté de pensée: «Si pareille situation se produisait, la seule barrière qui résisterait au nivellement absolu d'une uniformité complète, serait la différence de langage; car le langage crée et détermine la pensée autant que la pensée

crée et détermine le langage ; or, tant qu'il y aura une différence de langage, il restera toujours une certaine somme de libre variation dans la pensée, dans la connaissance et la culture » (p. 163).

Créer des rapprochements

Le roman d'Achebe, *Things Fall Apart*, est devenu une œuvre «classique»: vendu «à plus de trois millions d'exemplaires», enseigné «partout dans le monde anglophone», il a été «traduit dans une quarantaine de langues» (G. D. Killam, «Chinua Achebe», p. 15). Le roman a ainsi valu à Achebe une importante correspondance, des gens de tous les continents voulant lui dire combien son personnage igbo, Okonkwo et sa vie dans le village d'Umuofia, les avaient touchés. À titre d'exemple, raconte-t-il, à la suite d'une conférence qu'il avait donnée à l'Université de Massachusetts, un jeune étudiant s'était approché de lui, pour lui dire une seule phrase: «Cet Okonkwo ressemble à mon père». C'était, remarque Achebe étonné, un jeune homme blanc (*The Education of a British-protected Child*, p. 127)! Un autre jour, l'auteur a reçu une trentaine de lettres d'un collègue universitaire pour femmes de la Corée du Sud. Plusieurs de ces lectrices faisaient le lien entre la colonisation du peuple igbo par les Britanniques au 19^e siècle et la colonisation japonaise de la Corée au 20^e siècle. Cette expérience partagée, dit Achebe, les avait aidées à comprendre la souffrance d'Okonkwo.

Okonkwo n'est pas «Monsieur Tout le monde, ni même Monsieur Tout le monde igbo», souligne l'auteur, mais la résonnance de ce livre auprès de tant de publics «suggère, qu'en dépit de différences culturelles importantes, il est possible pour les lecteurs d'autres continents de s'identifier, même profondément, avec des personnages et des situations dans un roman africain» (*The Education of a British-protected Child*, p. 127).

C'est cet espace de rapprochement que l'auteur cherche à créer : « À savoir si le rendez-vous des histoires séparées aura lieu dans un grand élan harmonieux ou s'il sera marqué plutôt par l'amertume et l'acrimonie, tout dépendra, écrit-il, si nous aurons appris à reconnaître la présence de l'autre et si nous serons prêts à accorder du respect à tous les peuples » (*The Education of a British-protected Child*, p. 123).

L'expérience de la dépossession et la force de la littérature

Dans une autre entrevue, parue en 1994, dans *The Paris Review*, Achebe parle du plaisir qu'il a ressenti, enfant, à écouter les histoires igbo traditionnelles que lui racontaient sa mère et sa sœur aînée. Bien que ses parents aient converti au christianisme, son père était même pasteur, cette tradition orale a permis à Achebe de garder des attaches profondes à sa culture igbo et de saisir la force de la littérature et de l'art. Dans une conférence qu'il a donnée à Dublin en 1988 dans le cadre d'une rencontre d'écrivains autour du thème de la célébration de la littérature, conférence reprise dans son recueil d'essais, *The Education of a British-protected Child* (2009), Achebe décrit l'activité traditionnelle igbo de *Mbari*, une célébration collective de la vie telle qu'elle était vécue, grâce à l'entremise de l'art. Selon la tradition, quelques personnes, désignées par les divinités, le plus souvent par la déesse de la Terre, Ala, se retiraient de la communauté pour créer ensemble une œuvre d'art en son honneur, composée de nombreuses statues représentant l'ensemble des aspects de la vie sur Terre – animaux, humains, paysages, phénomènes de la nature, expériences ou fantasmes –, autant les forces malfaisantes que bienfaitantes. Quand l'œuvre était finie, parfois après des mois voire des années, elle était dévoilée à toute la communauté.

Dans la tradition igbo, comme le précise Achebe, Ala, appelée aussi Ana, « combinait deux rôles imposants dans le panthéon igbo »: Elle était à la fois la « fontaine de créativité dans le monde et gardienne de l'ordre moral de la société humaine » (p. 108). La notion de « célébration » « n'est nullement l'adoration d'un monde parfait ou même d'un monde bienveillant. C'était la reconnaissance du monde, tels que ces habitants particuliers le percevaient dans la vie quotidienne, dans leurs rêves et dans leur imagination » (p. 111). Célébrer ne veut pas accueillir ou fêter, mais reconnaître et l'œuvre est une entreprise collective. Achebe s'inspire de la tradition de *Mbari* pour encourager l'humanité à saisir son potentiel créateur et à mobiliser cette énergie dans l'expression artistique et les projets collectifs, communautaires.

Comme action dans le monde, l'art a un potentiel immense de transformer les cœurs. Lorsque Katie Bacon lui demande, dans son entrevue parue dans *The Atlantic* en août 2000, comment ses lecteurs qui n'ont pas vécu la colonisation ont réagi à ses œuvres, Achebe lui répond:

« Il y a diverses formes de dépossession, il existe une multitude de manières de déposséder les gens ou de les soumettre à toutes sortes de victimisation. La colonisation n'est pas la seule forme de dépossession. Une fois que vous vous permettez de vous identifier avec les personnages dans un récit, vous pourriez commencer à vous voir vous-même dans ce contexte, même si, en surface, il est très éloigné de votre situation. C'est ce que j'essaie de dire à mes étudiants: il s'agit là d'une des grandes actions possibles d'une œuvre littéraire — elle peut nous amener à nous identifier avec des situations et des êtres humains loin de nous. Si une œuvre parvient à ce faire, c'est un miracle. Comme je le dis à mes étudiants, il n'est pas difficile de s'identifier à quelqu'un qui est comme vous-même, quelqu'un qui vit à côté de vous et qui vous ressemble. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est de s'identifier

avec quelqu'un que vous ne voyez pas, qui vit loin, loin, de vous, qui n'a pas la même couleur de peau et qui mange des plats différents. Quand une œuvre parvient à faire naître de telles affinités entre personnes éloignées, la littérature accomplit vraiment ses merveilles».

La créativité peut ainsi aller au-delà des séparations, au-delà du morcellement du monde. L'unité des cœurs exprimée et encouragée par l'art et la littérature supplée à l'absence de communication véritable dans notre monde hautement déconnecté, laissant entrevoir que tous les cœurs pourraient un jour battre ensemble dans un seul destin commun.

Références

Achebe, Chinua, *Things Fall Apart*, William Heinemann, Londres, 1958. Traduction française: *Tout s'effondre*, traduit par Pierre Girard, Actes Sud, Paris, 2013.

—, «English and the African Writer», *Transition*, 1997, No. 75/76, p. 342-349.

—, *The Education of a British-protected Child*, Random House Canada, Toronto, 2009.

—, *There was a Country: A Personal History of Biafra*, Penguin Press, New York, 2012.

Bacon, Katie, «An African Voice», *The Atlantic*, août 2000, <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2000/08/an-african-voice/306020/>

Brooks, Jerome, «Chinua Achebe, the Art of Fiction», *The Paris Review*, no. 133 (hiver 1994), <https://www.theparisreview.org/interviews/1720/the-art-of-fiction-no-139-chinua-achebe>.

G. D. Killam, «Chinua Achebe», *Dictionary of Literary Biography*, Gale, 2009.

C'est moi qui traduis toutes les citations.

Peinture



Percé

Agnès Whitfield

Ce numéro du *Cahier bleu* se place sous l'inspiration de *L'Idéal de l'unité humaine* de Sri Aurobindo. L'illustration de la couverture, puisée dans la série « Percé » de l'artiste-peintre québécois Daniel Gagnon-Barbeau, se veut un rappel visuel et gestuel de la liberté et de la diversité qui doivent animer notre recherche d'une unité humaine dynamique et effective. En même temps, les tensions dans l'œuvre, le face-à-face notamment de deux importantes figures, soulignent les défis que représentent nos efforts pour avancer vers l'unité humaine ainsi que les nombreux dérapages qui sèment le chemin.

L'œuvre fait partie d'une série de toiles réalisées par Gagnon-Barbeau pendant les étés 2003 et 2004 du haut du Cap Canon, en face du Rocher Percé. De là, surplombant les eaux scintillantes du Golfe du Saint-Laurent, entouré des cris des Fous de Bassan et des parfums des églantiers, le peintre pouvait contempler le vieux bloc millénaire, cousin des falaises européennes, avant la séparation et la dérive des continents, ainsi que son arche mythique s'ouvrant sur un au-delà mystérieux. En bas, en une longue traînée telle une colonne de fourmis, des gens, de tous âges, descendaient les escaliers qui les menaient au ras de l'eau de mer jusqu'à

la digue qui traverse, à marée basse, le petit détroit qui sépare le Rocher Percé du continent.

Dans cette œuvre, le fil des marcheurs commence dans les zones vertes du bas de la toile à droite, et traverse les formes bleues en direction du cuivré du Rocher, en haut au centre. Loin de s'ouvrir sur le ciel, cependant, l'arche du Rocher semble entièrement occupée par une imposante figure sombre, d'une tête blanche de spectre effrayant, dont toute l'ire se dirige vers la figure coiffée à la Napoléon sur la gauche de la toile. De plus près, on voit que cette dernière figure représente trois personnages se supportant dans un acte de secours fraternel pour contrer l'envahisseur. D'une manière prémonitoire, la toile communique la solidarité des Ukrainiens contre l'agression monstrueuse de Poutine. Les touches de jaune et de bleu évoquent les couleurs de l'Ukraine, et le rose-rouge des églantiers tout ce sang que le monstre russe fait couler par orgueil et par désir de domination, surtout en Ukraine, mais aussi en Russie.

Aujourd'hui, la traversée n'est plus possible: sous les pluies acides, le Rocher s'effrite et des morceaux de son corps calcaire, se détachant de ses falaises, menacent les marcheurs. Les Fous de Bassan sont attaqués par la grippe aviaire. Par sa gestuelle mouvante, irriguée de taches blanches, l'œuvre reste néanmoins animée d'espoir. L'avancée des humains reste encore possible, dans la volonté de lutter ensemble avec courage et fraternité. Rappelons ces paroles de Mère: « Si vous découvrez un trou très noir, soyez sûr qu'il y a quelque part une grande lumière » (La Mère, *Entretiens 1950-51*, Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, 4^e édition, 2009, p. 459).

Carnet de lecture



Science, poésie et écologie : R. Buckminster Fuller, Edgard Morin et Pierre Rabhi

Agnès Whitfield

Dans le contexte d'une réflexion sur les enjeux dégagés par Sri Aurobindo dans *L'Idéal de l'unité humaine*, les recherches de R. Buckminster Fuller (1895-1983), d'Edgar Morin (1921-) et de Pierre Rabhi (1938-2021) offrent des perspectives particulièrement pertinentes. D'origines et de parcours différents, ces trois penseurs partagent une grande ouverture à la complexité du monde et le désir de nous aider à cheminer vers une vie sur Terre plus équitable pour tous les habitants et plus respectueuse de la nature.

R. Buckminster Fuller, *Operating manual for spaceship Earth (Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, Southern Illinois University Press, Carbondale, Illinois, 1969.

Ce petit livre, que nous avons lu en anglais, a été publié d'abord en 1969, deux ans après le succès du dôme géodésique à l'Exposition universelle de Montréal, puis réédité en 1976. Une première traduction française, réalisée par René Pelletier et Georges Khal, est parue au Québec chez l'éditeur Jean Basile en 1980, puis rééditée en 2010 par l'éditeur suisse Lars Müller Publishers, dans une

version révisée par Jaime Snyder, le petit-fils de Fuller, qui signe aussi une nouvelle préface. Les aléas de la traduction française témoignent du sort réservé à ce petit livre assez original. Considéré comme l'un des livres les plus populaires de Fuller (qui en a publié plus d'une trentaine), il a résonné chez beaucoup de lecteurs au cœur de l'époque de la contre-culture des années 1960 et 1970. Passé plutôt sous un silence relatif avec la montée du néo-libéralisme dans les années 1980, il revient sur la scène avec la mouvance écologique des années 2010. Aujourd'hui, ce livre, qui se lit comme si le visionnaire nous parlait de vive voix, semble étonnamment à la fois vieillot, par son tableau un peu rapide de l'histoire du développement humain et surtout sa foi quasi absolue en l'ordinateur alors à ses débuts, et imminemment actuel, par la clarté de sa vision des défis auxquels font face l'humanité.

Dès la première phrase du livre, Fuller transmet son espoir, sa confiance en la capacité des êtres humains à trouver des solutions. « Je suis enthousiasmé, écrit-il, par l'extraordinaire ingéniosité de l'humanité, par ses inventions parfois si opportunes » (p. 9). En même temps, il nous avertit de l'urgence de dépasser notre tendance à nous contenter de solutions de rapiéçage et de travailler en vue de comprendre les principes de base qui régissent le fonctionnement de notre vaisseau spatial. Partant d'une réflexion prenant son inspiration dans la science et l'ingénierie, Fuller s'intéresse aux grandes lois qui régissent la nature et la planète.

Dans la première partie du livre, un peu comme Sri Aurobindo dans *L'idéal de l'unité humaine*, Fuller tente de comprendre comment l'humanité a pu se perdre autant en chemin et contribué ainsi à l'état actuel tellement dégradé en termes humains et environnementaux de notre « vaisseau » spatial. Pour lui, cet échec est la conséquence de plusieurs facteurs, mais dont vraisemblablement le principal est le parti pris de l'humanité pour la spécialisation: « Notre société fonctionne selon la prémisse que la

spécialisation est la clé du succès, sans se rendre compte que la spécialisation empêche la réflexion compréhensive. Il en découle que les avantages techno-économiques potentiellement intégrables provenant de ces myriades de spécialisations dont la société pourrait tirer profit ne sont pas compris d'une manière intégrée et par conséquent ne sont pas réalisés, ou bien sont réalisés seulement sous des formes négatives par l'entremise de nouvelles armes ou du soutien industriel de la guerre » (p. 12).

Fuller affirme néanmoins qu'une « des plus importantes pulsions de l'humanité est de comprendre et de se faire comprendre » (p. 13). Il fait remarquer que les enfants « s'intéressent à tout et spontanément appréhendent, comprennent et intègrent un inventaire d'expériences en constante augmentation » (p. 13). La question devient ainsi pour lui comment la spécialisation s'est imposée. Ses hypothèses sur les grands pirates maritimes de l'histoire et leur capacité de mobiliser les habitants sur la terre ferme autour de spécialisations qui desservent leurs intérêts peuvent nous paraître maintenant un peu réductrices, mais les commentaires perspicaces de Fuller sur l'emprise néfaste de la spécialisation au sein de nos sociétés et de nos systèmes d'éducation demeurent d'une grande actualité.

Pour contrer la division du savoir que la spécialisation nous impose, Fuller souligne l'importance de penser « grand » : « pour commencer, nous délaissions le rôle de spécialistes qui ne s'occupent que de parties. Devenant résolument expansifs plutôt que « contractifs », nous posons la question : Comment pouvons-nous penser en termes d'ensembles ? » (p. 53). Fuller invente ainsi le concept de « synergie », qu'il puise dans les études de la chimie, pour désigner les relations complexes entre le tout et ses parties et notamment le fait que le comportement des ensembles ne peut pas être totalement prévu par la connaissance du fonctionnement de leurs parties constituantes.

Parmi les réflexions les plus intéressantes que Fuller nous livre dans ce livre concerne sa redéfinition de la richesse. Rejetant l'approche traditionnelle, il ne l'envisage pas comme une accumulation de biens matériels, définition qui, à son avis, ne mène qu'à la ruine de l'humanité, mais en termes du bien-être durable, autant celui de l'humanité que celui de la planète. Il est paradoxal, dit-il – et ses paroles sonnent encore terriblement justes à notre époque –, que l'argument selon lequel « cela coûte trop cher » sert trop souvent à freiner les réformes nécessaires pour assurer qu'un plus grand nombre d'humains aient une meilleure vie dans le respect de l'environnement, alors que dans l'urgence, confronté aux catastrophes qui résultent de leur inaction, les politiciens trouvent subitement les fonds nécessaires, largement décuplés par rapport aux montants initiaux, pour agir. Critiquant ce cercle vicieux, basé au fond sur la volonté cupide des détenteurs de la richesse de la garder, selon leur pensée que la richesse est forcément limitée, Fuller met l'accent sur ce qu'il appelle « l'éphémérialisation », une façon de faire plus avec moins. Nous ne risquons pas d'épuiser les ressources de la Terre, dit-il, si nous pouvons apprendre à les utiliser de manière plus efficace et plus durable. Le dernier chapitre du livre est consacré à ce qu'il appelle le « paysage régénératif ».

On a souligné des faiblesses dans la pensée de Fuller, en raison de sa perspective mécanique de l'univers et de sa foi dans les ordinateurs et même dans l'intelligence artificielle, que nous voyons d'un œil beaucoup plus critique aujourd'hui. Cependant, son idéalisme, son objectif de trouver des moyens pour que tout fonctionne mieux pour tous les habitants de la Planète, sa dénonciation des effets nocifs de la pollution en font un écologiste de première heure et un penseur visionnaire. Sa pensée dépasse largement le cadre de l'architecture et du design dans lequel on tend à le cantonner et rejoint une interrogation beaucoup plus large de l'existence de l'humanité.

Fuller est né en 1895 à Milton, Massachusetts, dans une banlieue cossue de Boston. Déjà sur les bandes de l'école il a l'esprit vif. Il conteste la façon dont on enseigne les sciences, peu apte, à son avis, à soutenir la curiosité et la réflexion. Expulsé deux fois de l'Université Harvard, où il s'ennuie, il travaille ensuite dans l'industrie textile et fait un séjour dans la Marine américaine, avant de vivre à 32 ans, au bord du suicide, une expérience de profonde transformation.

Selon son biographe Lloyd Steven Sieden, Fuller aurait eu l'impression de se retrouver au centre d'une sphère lumineuse et d'entendre une voix lui disant qu'il ne pouvait pas se suicider car il « n'appartenait pas à lui-même mais à l'univers » : « Votre signification vous demeurera toujours obscure, mais vous pouvez présumer que vous remplissez votre rôle si vous vous appliquez à convertir vos expériences dans le plus grand intérêt d'autrui » (Lloyd Steven Sieden, *Buckminster Fuller's Universe: His Life and Work*, 1989, p. 87-88). Ce sens de faire partie de l'univers et d'œuvrer pour son grand bien résonne évidemment avec la pensée de Sri Aurobindo dans *L'Idéal de l'unité humaine*. Il n'est donc pas étonnant que Fuller, muni d'une grande curiosité et d'un grand esprit d'ouverture envers le monde, ait senti des affinités avec les écrits de Sri Aurobindo, textes qu'il a étudiés et admirés et desquels il a contribué au rayonnement. Relire son livre sur l'avenir de notre vaisseau « Terre » à la lumière du livre de Sri Aurobindo, *L'Idéal de l'Unité humaine*, fait revivre ces affinités et raviver l'énergie qu'elles dégagent.

Edgar Morin et Pierre Rabhi, *Frères d'âme*, «*Allons au-devant de la vie*», entretien avec Denis Lafay, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues (France), 2021.

Dans cet entretien avec le journaliste et auteur engagé, Denis Lafay, le sociologue Edgar Morin et l'agro-écologiste Rabhi, à partir de la récente pandémie de Covid-19 et de la menace de guerre, se demandent en chœur s'il sera possible de trouver une sortie à la crise actuelle du monde. Leur réflexion prend naissance dans une recherche d'une «*pensée nouvelle* [qui] se veut en permanence *régénératrice*» (p. 21) dont Lefray annonce les enjeux :



«L'émergence et la propagation d'une telle *pensée nouvelle* signifient davantage qu'une transformation: une métamorphose. Cette métamorphose civilisationnelle prend appui sur l'agrégation des «oasis» qui portent ladite *pensée nouvelle*, et au préalable sur l'*aggiornamento* intérieur, intime, que le citoyen de la planète doit décider d'engager. Mais comment faire communauté de destins quand la mosaïque des destins est à ce point hétéroclite, et l'équation, l'harmonisation des destins aussi insolubles?» (*Frères d'âme*, p. 24-25).

C'est du côté de la poésie, nous disent Morin et Rabhi, de l'amour qu'on peut espérer, c'est là, dans ce lien entre réalité et créativité, que notre ADN pourrait trouver une solution à ces troubles de fonctionnement, une voie vers un humanisme régénéré et une fraternité d'âme. C'est parce qu'ils sont à la fois la contrepartie de l'un et l'autre et en même temps deux frères, que Morin et Rabhi créent ce dialogue dynamique sous la baguette inspiré du journaliste interviewer Denis Lafay. Morin est plus que centenaire et Rabhi a le regard d'un sage. On pourrait dire qu'il s'agit d'une forme de testament. Ils continuent à évoluer dans leurs messages

et leurs tâches qu'ils persistent à ne pas croire utopiques. En ces temps de profond pessimisme et de vaste dérégulation, ils veulent partager, par la lecture, l'écriture, la communication et le dialogue, le goût retrouvé de la vie. En façonnant leurs représentations du monde, il nous permettent de les suivre sur le chemin perdu, à retrouver le fil vibrant de la vie.

Ils disent ici ce qu'ils n'ont jamais cessé de dire depuis des décennies, Edgar Morin, comme ancien résistant et philosophe aux multiples ouvrages et Pierre Rabhi, comme l'inventeur du concept ingénieux « Oasis en tous lieux ». Ils ont tous deux créé une œuvre particulière, Morin dans la Résistance et le combat politique et philosophique, Rabhi les deux mains tout à la fois dans l'humus des jardins et puis sur la page d'écriture. C'est qu'ils ont une représentation du réel. Ils sont capables de réfléchir dans la sphère de la globalité. Ils ont une pensée tournée vers la Terre, une vision de son infinie variété. Ils sont capables encore de voir que la Terre a un rôle à jouer : celui de notre Mère à tous. Ensemble, ces deux irréductibles penseurs nous montrent combien la maladie du pessimisme nous a entravés, combien notre abandon de la joie d'être nous a diminués, combien notre monde s'est ainsi trouvé plus vulnérable aux désordres divers, de la pandémie à la guerre.

Comme le dit Denis Lafay, dans sa préface, « « l'époque pandémique » n'est que l'amplificateur des symptômes de l'époque moderne, l'accélérateur des stigmates de la contemporanéité. À cette occasion, comme jamais peut-être chez Edgar, le monde a « pénétré » en lui. Et ce monde éruptif, démuné, statufié, Pierre l'a observé comme la démonstration spectaculaire de l'indicible précarité de l'humanité » (p. 10-11). Chacun a vu éclater autour de lui le tissu démocratique, a vu s'évanouir la passion pour la justice et le goût de la vérité dans les rapports du monde avec la Nature. Rabhi raconte cela comme des scènes de combat. Ils sont en quelque sorte deux frères héros de l'ombre, deux Résistants. Un

peu comme André Malraux, ils racontent et ne plient pas l'échine. Ils continuent de croire en la possibilité d'une métamorphose qui pourrait triompher de notre molle perdition dans les sables mouvants de l'histoire par notre faute de ne pas pouvoir assumer un destin de combattant et de résistant. Frères poètes à leur façon, malgré les difficultés, ils n'ont pas cessé de lutter, d'agir: «les consciences éclairées ne peuvent pas se contenter de contempler et d'intellectualiser, insiste Rabhi, elles doivent entrer en action, concrètement» (p. 41).

Dans ce dialogue dynamique et amical, spontané mais structuré, Morin et Rabhi pointent du doigt des failles dans le fonctionnement actuel de notre monde. Morin nous rappelle que: «souvent, la technique asservit les individus au lieu de les libérer», que le «profit, qui était l'un des moteurs de la modernité, est devenu hégémonique, et sous la couverture du néolibéralisme il parvient à dominer et à contrôler à peu près tout (p. 43). Cette même passion pour le profit, Rabhi l'observe dans les pratiques débri-dées de l'industrie agro-alimentaire: «La prolifération d'engrais chimiques, de pesticides, d'antibiotiques, au nom d'exigences de rentabilité et d'intensification de la production, détruit le sol, détruit le bien-être animal, détruit la santé publique» (p. 61).

Mais Morin attire notre attention sur «un mal plus interne que le profit: le calcul. Le calcul forme dorénavant la règle de la connaissance, de l'évaluation, des comparaisons – croissance, PIB, comptes de résultats, classements à l'école, etc. la liste est sans fin –, or il est incapable de mesurer l'essentiel: les sentiments humains, l'amour, l'amitié, la passion, et d'autres termes: «l'inquantifiable qualité de la vie» (p. 57). La critique acerbe de Fuller de la spécialisation, sa conviction, maintes fois affirmée, que la contraction de la pensée ne peut que nous mener vers la catastrophe, trouve écho chez Morin, grand défenseur de la complexité, comme chez Rabhi, ardent défenseur d'une vision holistique du monde.

Tous deux, comme Fuller, attirent notre attention, aussi, sur l'importance de l'éducation et son rôle essentiel dans l'éveil de la conscience: «J'aurais tant aimé, dit Rabhi, que l'être humain répande partout la beauté et l'admiration, donne de l'esthétique aux miracles que représente la vie. Nous y parvenons parfois, de façon fragmentaire, mais rarement dans la durée et la continuité. Aux enfants, plutôt que leur enseigner ce qui est pratique et utile, ne pourrait-on pas leur apprendre à admirer? Si nous savons admirer, n'ajoutons-nous pas en nous-mêmes quelque chose qui relève de l'extraordinaire? Du sublime? Cette poésie nous est souvent étrangère» (p. 78).

Vif et agréable à lire, ce livre est un rappel essentiel, en ce temps de pandémie, que les personnes ayant longuement vécu ont une expérience précieuse et des valeurs importantes à communiquer. Ce dialogue nous aide à méditer sur notre rôle dans le monde et sur le sens de notre trop faible espoir, de notre vaste découragement. Cette immense dépression du monde peut se soigner, c'est ce que nos deux frères d'âme, Morin et Rabhi, nous apprennent, sur la possibilité de lendemains qui chantent. Malgré leurs expériences terribles, ils n'ont pas baissé les bras, et la résistance qu'ils ont rencontrée a plutôt eu des vertus fortifiantes qui ont fondé leur parcours, qui les ont encouragés chaque jour à croire que, malgré tout le désordre actuel, il y avait, tout au fond, une lumière.

Ils ont élargi par leur œuvre, et encore par ce dialogue, la portée de leur parole engageante et prometteuse, à la mesure de leur grande expérience, de leur talent et surtout de leur force communicative. Deux êtres d'exception, qui par leur traversée du désert et leur lucidité toujours ravivée, nous disent que nous pouvons, nous aussi, résister dans cette immense douleur mondiale actuelle. Et qu'au lieu de paralyser, nous pouvons, comme le disait Voltaire, cultiver notre jardin, le faire bien, en conscience et en communion avec le monde, nous mobiliser ainsi dans notre quotidien, notre entourage et vaincre la douleur morale. Au lieu de nous laisser

écraser sous le poids des événements, nous pouvons agir sur le monde physique, nous avons le pouvoir de le faire mouvoir. C'est le message de ces deux frères d'âme pour une grande résistance positive, pour un parti-pris en faveur de la Terre et de la vie.

Ouvrages de référence

Fuller, R. Buckminster, *Operating manual for spaceship Earth*, Southern Illinois University Press, Carbondale, Illinois, 1969. Réimprimé par Aeonian Press, Mattituck, NY, 1976. Toutes les citations sont de cette dernière édition. Ma traduction.

—, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial «Terre»*, traduit de l'américain par René Pelletier et Georges Khal, préface de Georges Khal, Jean Basile Éditeur, Montréal, 1980; Traduction révisée par Jaime Snyder, introduction par Jaime Snyder, Éditions Lars Müller, Zürich, Suisse, 2010.

Himilayan Academy, «Visionary Master of Structure», <https://www.hinduism-today.com/magazine/october-1991/1991-10-visionary-master-of-structure/>

Morin, Edgar et Rabhi, Pierre, *Frères d'âme*, «*Allons au-devant de la vie*», entretien avec Denis Lafay, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues (France), 2021.

Sieden, Lloyd Steven, *Buckminster Fuller's Universe: His Life and Work*. Basic Books. New York, Plenum Press, 1989.

Épilogue



Taiwan, l'île démocratique en péril

Daniel Gagnon

Au moment où nous mettons les dernières touches à ce numéro du *Cahier bleu*, la présidente de la Chambre des représentants des États-Unis, Nancy Pelosi, ne cédant pas aux menaces de la Chine, a maintenu son voyage à Taïwan. Les forces armées chinoises se font menaçantes et enfreignent régulièrement l'espace aérien de l'île démocratique des 23 millions de Taïwanais. La visite de Nancy Pelosi est importante: il ne faut pas céder devant le régime totalitaire de Xi Jinping. Il est essentiel et vital d'appuyer Taïwan, sinon c'est le sort étouffant de Hong Kong qui attend l'île démocratique et la perte de toute liberté de ses citoyens et citoyennes.

À regarder le monde en ce moment c'est un peu comme vivre une tragédie vivante, un monde triste et en dépression, une époque qui réunit tous les travers possibles de l'humanité, un temps qui met ses défauts en pleine lumière, un monde de mensonges, de complotisme, de manipulation à grande échelle, un monde

dangereux. On vient d'assassiner Shinzo Abe, le premier ministre japonais. Taïwan s'ajoute à la grande trajectoire guerrière: à l'évidence il y a matière à s'inquiéter des intentions de la Chine.

Depuis des décennies, nous avons laissé la Chine mener une guerre politique et économique contre Taïwan. En raison de sa politique d'une seule Chine, elle a fait exclure Taïwan de bon nombre d'organismes internationaux. Alors que la Chine, membre du Conseil de sécurité de l'ONU, impose son veto en faveur des dictatures, Taïwan n'arrive pas à réintégrer l'ONU dont il a été exclu en 1971. En 1980, la Chine a fait exclure Taïwan du Fonds monétaire international. En pleine pandémie, au printemps 2022, malgré les efforts soutenus de plusieurs pays, l'Assemblée mondiale de la santé (OMS) a refusé de discuter de l'admission de Taïwan aux débats tenus à Genève en raison de la forte pression de la Chine.

Au lieu de cimenter notre solidarité en temps de paix, nous avons laissé faire et la guerre (sans parler de la course contre la montre mortelle imposée par les changements climatiques) est à nos portes. Il y a déjà l'Ukraine agressée. Il y a Taïwan, l'île démocratique menacée d'invasion aussi par une dictature criminelle décidée à se «battre jusqu'au bout», pour l'empêcher de reconnaître son indépendance. Imaginer le monde sous domination chinoise est affolant. L'Occident doit se préparer avec force et cohésion devant l'éventualité d'une grande guerre. Il est encore temps d'agir. Jusqu'à la dernière escalade, Xi Jinping ne s'était pas hasardé à la confrontation armée, mais les violations de l'espace aérien taïwanais augmentent chaque semaine et les voies de la diplomatie se heurtent à une dictature chinoise de plus en plus arrogante.

Le monde doit continuer sa course démocratique à l'unité, sinon il périra. Cette valeur de solidarité et d'harmonie qui a inspiré nos pères dans leur fondation des Nations unies, allait bien au-delà du simple aspect technologique de collaboration. Il se voulait un nouvel enthousiasme pour la paix dans une communion fraternelle profonde, par le cœur et l'esprit. Comme le souligne Sri Aurobindo :

« La question est de savoir s'il n'existe pas quelque part un principe d'unité dans la diversité, qui ferait que ce mécanisme d'action et de réaction, de création et de destruction, de réalisation et de rechute, pourrait, sinon être totalement évité, du moins modéré dans son action et amené à un fonctionnement plus serein et plus harmonieux » (*L'Idéal de l'unité humaine*, p. 296).

L'Idéal de l'unité humaine

Le Cahier bleu est une revue d'espoir et de paix, inspirée par la pensée de Sri Aurobindo et de Mère, mais sans parti pris politique ou religieux. Intitulé «L'Idéal de l'unité humaine», ce numéro puise dans l'œuvre éponyme de Sri Aurobindo des enseignements qui peuvent illuminer nos actions à un moment douloureux de l'Histoire humaine, alors que la Russie bombarde sans merci les civils de l'Ukraine et que les catastrophes climatiques étouffent la Terre.

Rédigé pendant les années sombres de la Première Guerre mondiale, *L'Idéal de l'unité humaine* commence par un constat d'échec: «Rien n'est plus obscur pour l'humanité, moins accessible à son entendement, que sa propre vie commune et collective, tant dans la force qui la meut que dans la perception du but vers lequel elle se meut». «La sociologie ne nous aide pas», écrit Sri Aurobindo, «L'histoire ne nous enseigne rien; c'est un torrent confus d'événements et de personnalités, un kaléidoscope d'institutions changeantes».

Dans sa tentative «d'acquérir la connaissance des profondeurs de la vie, de ses secrets puissants et ses grandes lois cachées qui déterminent tout», Sri Aurobindo garde néanmoins une conviction profonde, que nous invitons nos lecteurs et lectrices à partager, une conviction selon laquelle «une certaine sorte d'unité ou un premier pas dans cette direction paraît non seulement possible mais qu'un esprit fondamental dans l'espèce humaine et un sentiment de nécessité la réclament d'une façon assez pressante».